



Il forma un petit régiment de deux ou trois cents enfants de son âge. (Page 16.)

La vérité c'est que, à dater de cette prédiction, Bertrand du Guesclin ne fut plus le même enfant. Il devint docile, affectueux, s'efforça de satisfaire ses parents. Seul, son précepteur n'eut pas de succès avec lui, il ne parvint même pas à lui apprendre à lire, mais, en ce temps-là, les nobles se préoccupaient fort peu de l'instruction. On laissait la lecture et l'écriture aux religieux, aux moines, les livres étaient des manuscrits d'un prix extrêmement élevé, écrits presque toujours en langue ancienne. Les grands seigneurs se vantaient de ne pas savoir signer leurs noms, ils n'apprenaient qu'à se battre.

Bertrand apprit donc à tirer de l'arc, à se servir de la hache, de l'épée, de la lance, à monter à cheval, lutter, sauter, à ranger des soldats en ordre de bataille. Il s'enthousiasmait au récit des exploits de Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Philippe-Auguste, saint Louis, et aussi d'Alexandre et de César.

— Enfin, tout ce qui est amusant, fit Raymond, dont le caractère est quelquefois batailleur.

Pierre poussa un soupir et ajouta :

— Ça n'est pas comme aujourd'hui, où il faut apprendre tant de choses ennuyeuses.

Son père qui écoutait, sourit, je crus l'entendre murmurer le mot de paresseux, mais je me trompais sans doute, car Pierre ne fit aucune protestation, et je continuai.

— Lorsque du Guesclin eut quatorze ans, il s'efforça de mettre en pratique les leçons reçues. Il forma un petit régiment de deux ou trois cents enfants de son âge, se fit leur général, leur enseigna les marches, à combattre, à monter à l'assaut de vieilles maisons. Tous les jours, il y avait des blessés, du Guesclin lui-même, ce dont ses parents ne s'inquiétaient pas, mais les autres pères et mères se plaignirent, et ces jeux furent défendus.

Dans la crainte que du Guesclin ne désobéît, on l'enferma dans le château où il s'ennuyait fort. Il y resta un certain temps, puis il s'échappa un jour, en descendant par la fenêtre à l'aide de draps qu'il avait attachés ensemble, et il se sauva à Rennes, chez un de ses oncles, où il passa trois mois avant de revenir chez son père.

Un dimanche, sur la grande place de Rennes, il devait y avoir des luttes semblables à celles que vous avez pu voir entre des saltimbanques, les jours de fêtes populaires.

— J'en ai vu à la foire au pain d'épice, dit Pierre.

— Moi aussi, appuya Jean.

— Ça n'est pas beau de voir deux gros hommes qui essayent de se renverser, ajouta Laure.

— Ces luttes, en effet, répondis-je, ne sont ni intéressantes ni belles, c'est un plaisir grossier qui ne convient plus qu'aux gens sans éducation. Au moyen âge, au contraire, elles étaient très en honneur, et la tante de du Guesclin, ne doutant pas que Bertrand voudrait y aller, l'emmena à l'église afin de l'empêcher. Savez-vous ce qu'il fit? demandai-je.

DE SEMANT



Roger van der Weyden

— Il s'échappa, répondirent à la fois Louise et Laure, qui connaissaient ce détail de l'histoire de du Guesclin.  
 — Justement, il s'échappa, courut sur la place, lutta avec un des combattants déjà douze fois vainqueur, le renversa à son tour, mais se fit, en tombant, une telle blessure au genou qu'il dut garder le lit pendant huit jours.

Ensuite, il revint chez son père qui lui pardonna sa fuite. Les années passèrent. Bertrand était obligeant, charitable, ne médissait jamais de son prochain, ce qui est une grande qualité, mes enfants, car si les médisants sont quelquefois applaudis dans les salons par les gens oisifs, leur succès est éphémère, ils se font presque toujours détester, et leurs médisances leur créent de nombreux ennemis.

Du Guesclin, au contraire, était devenu si bon, si loyal, que tout le monde l'aimait autour de lui. Il était très généreux. S'il rencontrait un mendiant demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, et qu'il n'eût pas de quoi l'assister autrement, à l'exemple de saint Martin, il se dépouillait de ses habits et les lui donnait.

En 1338, il avait donc une vingtaine d'années. La province de Bretagne était en fête, à l'occasion du mariage





Il lotta avec un des combattants déjà douze fois vainqueur. (Page 18.)

de Jeanne de Penthièvre, héritière du duché, avec Charles de Châtillon, comte de Blois. Il y eut un tournoi. Le père de du Guesclin s'y rendit avec tous ses chevaux, sauf une vieille jument, mais il n'emmena pas son fils, parce qu'il le trouvait encore trop jeune pour lutter dans un tournoi.

Dès qu'il fut seul, Bertrand monta sur la vieille jument laissée à l'écurie, et partit à son tour, avec l'ardent désir de combattre, mais il ne pouvait lutter avec une pareille monture, fourbue, efflanquée, incapable de fournir une course. Il se désolait, quand un seigneur, touché de ses prières, consentit à lui prêter son cheval, son équipement, et ses armes.

— Comment s'appelait-il? demanda Pierre qui, volontiers, prêtait ses jouets à ses amis.

— L'histoire ne le dit pas, répondis-je.

Louise ajouta, d'un ton de grande qui sait discerner entre les faits sérieux et les événements insignifiants :

— C'est un détail sans importance.

Je m'abstins de toute réflexion et je continuai.

— Du Guesclin entra dans la lice et vainquit un premier adversaire. Alors, son père se présenta pour le combattre. Bertrand, qui le reconnut à sa cotte de mailles et à son écu, abaissa sa lance en signe de respect et pour refuser le combat.

— Le père de du Guesclin n'avait donc pas reconnu son fils? interrompit Andrée.

Raymond m'évita de répondre.

— En ce temps-là, les seigneurs portaient de grands casques, avec une visière rabattue sur le visage. Tu n'en as donc pas vu au musée d'artillerie à Paris, dit-il. Il y avait seulement des trous pour les yeux et le nez.

— Nous y sommes allés plusieurs fois, c'est très intéressant, ajouta Laure.

— Moi aussi, murmura Jean, pendant que je reprenais :

— Du Guesclin fut douze fois vainqueur. A la fin, sa visière fut enlevée, on le reconnut. Son père l'emporta en



Bertrand monta sur la vieille jument laissée à l'écurie et partit à son tour. (Page 20.)

triomphe. On l'acclamait comme un héros. Il n'en fallait pas plus, au quatorzième siècle, pour illustrer un homme de guerre. Bertrand du Guesclin devint le lion du jour. Il prit pour devise « *Notre Dame Guesclin,* » et dès lors, ce cri, comme cette devise inscrite sur son écu, fut la terreur des chevaliers, sur le champ de bataille et dans les fêtes de la noblesse.

Je fus interrompu dans mon récit par les exclamations de plusieurs personnes qui, sur le bateau, admiraient le paysage.

— Comme c'est beau ! disait-on, le cours de la Rance est vraiment l'une des plus belles excursions que l'on puisse faire dans ces parages, regardez donc de ce côté.

Nous regardâmes aussi.

Sous la nappe de lumière que déposait le soleil couchant, les collines touffues descendaient en pente douce, appuyées sur des massifs rocheux dont les déchirures hardies se reflétaient dans l'eau. Des fermes basses précédaient de jolies villas grimpées dans la verdure, des rocs s'emplissaient d'un reflet rougeâtre, c'était vraiment superbe, et le calme de ce splendide paysage donnait la bienfaisante pensée de foyers paisibles, d'un lieu respecté, d'une patrie bien chère.

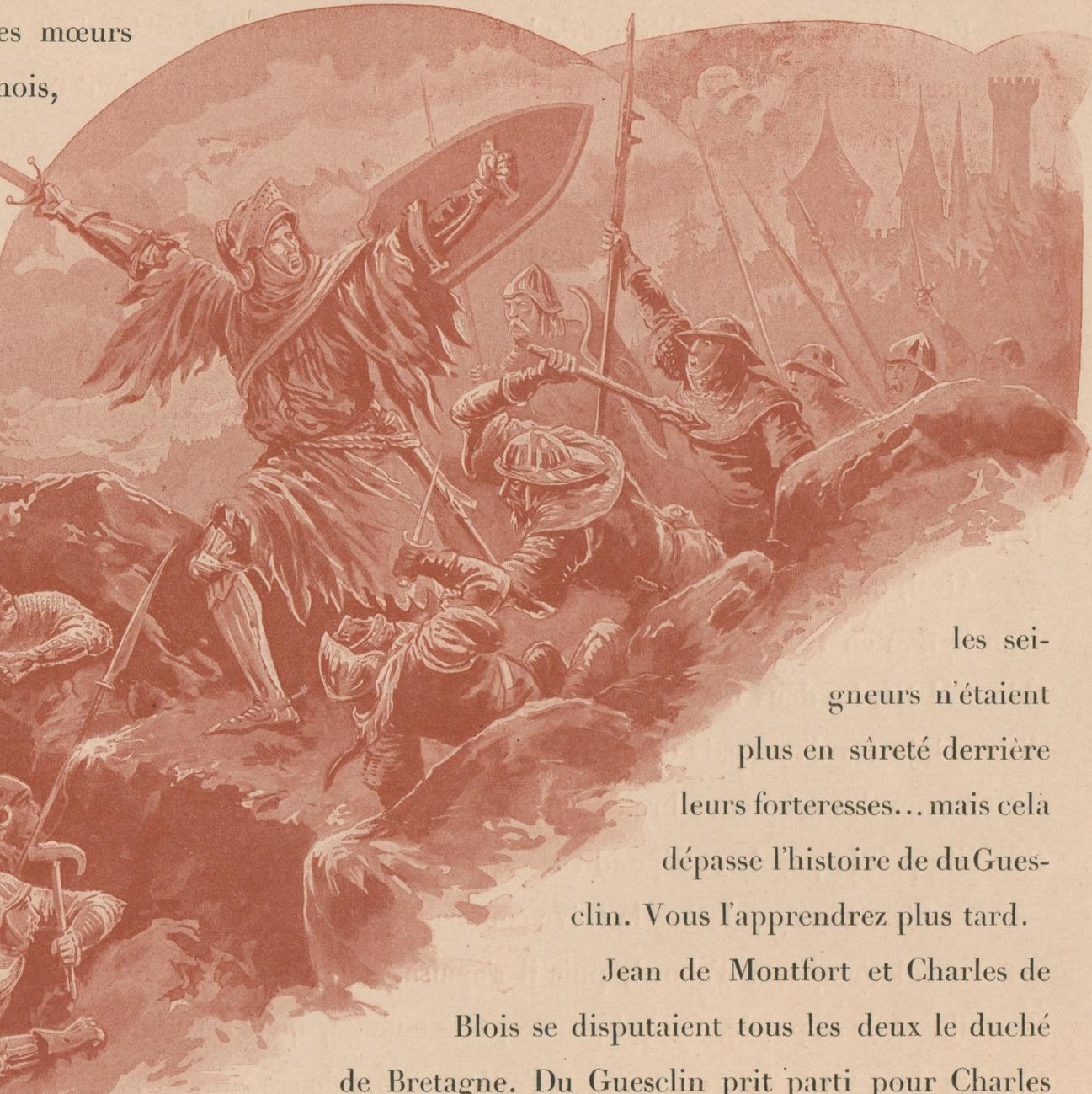
Je me serais volontiers oublié plus longtemps dans la contemplation de cette merveilleuse nature, de cette terre si riche en souvenirs, mais je fus bientôt rappelé à l'ordre par Raymond qui me dit :

— Continue, papa... Après le tournoi, que fit du Guesclin ?

— Il devint rapidement un grand homme de guerre, repris-je. A cette époque, la France se trouvait encore divisée en provinces appartenant à des seigneurs, qui, sans cesse, combattaient les uns contre les autres, mais la féodalité, avec ses traditions, son isolement, commençait à céder à l'influence d'hommes agissant sur les masses, et à l'autorité croissante du prince.

L'institution de la chevalerie, qui avait eu si longtemps sur l'homme pris individuellement, une action civili-

satrice, et qui avait adouci les mœurs  
 d'un âge barbare avec ses tournois,  
 ses romans, ses parades, déclinaient un peu. Bientôt, l'invention  
 de la poudre devait la faire disparaître, car le mousquet et le canon remplaçaient la lance, la flèche et la hache  
 d'armes,



les seigneurs n'étaient plus en sûreté derrière leurs forteresses... mais cela dépasse l'histoire de du Guesclin. Vous l'apprendrez plus tard.

Jean de Montfort et Charles de Blois se disputaient tous les deux le duché de Bretagne. Du Guesclin prit parti pour Charles de Blois, contre lequel combattaient les Anglais, et il ne cessa de les harceler, de les battre, de leur prendre des châteaux forts.

En 1342, après la reddition de la ville de Rennes qu'ils assiégeaient depuis longtemps, les Anglais voulurent attaquer la nuit, près d'Hennebon, le camp de du Guesclin, ils étaient trois mille. Avec vingt hommes, il repoussa leur attaque.

Laure, qui était savante et lisait Corneille, s'écria :

— Vingt contre trois mille, c'est autre chose que les Horaces et les Curiaces. Il n'y en eut que trois contre un.

— Et il se sauva ! ajouta Louise.

— Pour mieux vaincre, répondis-je. C'était une ruse comme du Guesclin en usa souvent, car pour la première fois, il fit comprendre que la guerre était un art, et que la force brutale ne suffisait pas toujours à donner la victoire. Il employa des stratagèmes, il substitua l'adresse à ce que, faussement, les chevaliers de ce temps appelaient le point d'honneur. Ce qui ne l'empêcha pas de répondre de fières paroles à ses ennemis.

Ainsi, en 1351, cinq ans après la désastreuse bataille de Crécy perdue par Philippe de Valois, auquel succéda Jean le Bon en 1350, du Guesclin fut envoyé à Londres avec d'autres gentilshommes, pour remettre en otage, à Édouard III, les deux fils du comte de Blois. Le roi d'Angleterre voulut faire signer aux seigneurs français les conditions injustes d'une paix définitive, en les menaçant de rompre la trêve.

Aucun des seigneurs bretons n'osait parler, dans la crainte d'irriter davantage le roi d'Angleterre. Seul, du Guesclin prit la parole et répondit :

— Sire, nous garderons la trêve comme vous la garderez. Si vous la rompez, nous la romprons.

Le roi s'emporta d'abord, puis il s'apaisa, admira cette fière réponse qui tourna ainsi à l'avantage de du Guesclin et de sa patrie, ce qui prouve, mes enfants, qu'il est toujours préférable de parler franchement, honnêtement ; de cette façon, on acquiert l'estime même de ses ennemis.

De retour en France, du Guesclin continua à guerroyer pour le comte de Blois, et voici comment, un jour, en 1356, l'année de la bataille de Poitiers, il s'empara du château de Fougeray.

THÉODORE CAHU

HISTOIRE

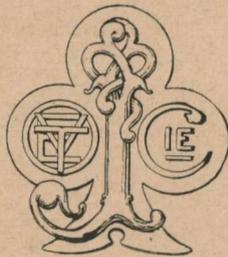
DE

Bertrand du Guesclin

RACONTÉE A MES ENFANTS

ILLUSTRATIONS DE

PAUL DE SÉMANT



PARIS

JOUVET & C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

Tous droits réservés.